

REFLEXIONS SUR LE QUATRE PAGES (Courrier PO Juillet 2006) *CONTRIBUTION d'Albert Rouet*

Le texte "Prêtre-ouvrier en 2006" est un grand texte. Je suis reconnaissant envers les auteurs de m'avoir permis de le lire. Vous m'avez demandé non pas une annotation de ces pages, mais ce qu'elles m'inspirent. Je vais donc essayer très librement de les exprimer.

1 - Je me souviens d'un temps (mais est-il résolu ?) où "le" ministère presbytéral était défini par un poste, curé, vicaire, délimité par un territoire paroissial. L'Eglise était quadrillée comme l'ensemble du pays, par des paroisses ou des communes. Il n'est pas question de nier le fait qu'un homme habite toujours quelque part (enfin, presque tous) ! C'est une évidence. Mais cette évidence cache qu'une paroisse est bien plus qu'un lieu de résidence. Elle est tout à la fois, un centre administratif, une réalité financière, un principe d'identité. Lieu de rencontres, certes, mais centripète. Avec un chef à sa tête. Elle secrète un mode d'exercice du pouvoir, elle influence les relations (ceux qui y vont et les autres). On remarque enfin moins souvent que les découpages, jusqu'en 1905, dépendaient de volontés civiles : les fiefs avec leurs revenus (les bénéfices) puis l'organisation concordataire de Napoléon 1er. C'est dans ce cadre que s'est constitué "le" modèle habituel du prêtre, le curé. Le séminariste était formé pour ce ministère : si, une fois ordonné, il devenait aumônier de jeunes, il n'était pas "dans le ministère". L'audace de l'intuition des prêtres-ouvriers fut de vouloir sortir de ce modèle de prêtre, donc d'en souligner les limites, le caractère historiquement contingent. C'était affirmer que le presbytérat était plus grand, en tout cas qu'il était autre, que la forme habituelle de son exercice territorial. Quand j'ordonne un prêtre, je demande à l'Esprit de me donner les collaborateurs dont a besoin le ministère apostolique. La liturgie d'ordination n'évoque en rien le nombre de clochers ! Un tel déplacement garde toute sa signification aujourd'hui. Plus que le nombre de prêtres, ce qui importe est leur mission et leur manière d'être. Nous sortons du modèle façonné par le Concile de Trente. A nous d'inventer un type de ministère presbytéral nouveau et adapté à la situation présente. En osant proposer un autre visage du prêtre, un autre type de présence moins encadré par un héritage, les prêtres-ouvriers montrent qu'autre chose est possible, peut être cherché et le doit.

2 - Car le point de changement inverse le mouvement. Au lieu de focaliser sur ceux qui viennent à l'Église, le ministère des prêtres ouvriers va vers les hommes. Il décentre l'Église d'elle-même pour la rapprocher de tous, principalement de ceux qui subissent pesamment des conditions de vie qu'ils ne maîtrisent pas. Ils sont envoyés vers ceux qui sont riviés à des situations sociales aliénantes. On a prétendu que le sort de ces prêtres ne les plaçait pas parmi les plus défavorisés puisqu'ils avaient un travail. Justement leur travail reflétait les contradictions de la société. Je m'explique : toute organisation sociale génère des limites, des franges. Donc des pauvres, au sens de ceux qui ne participent pas activement à la construction de la société. C'est un fait qui n'enlève rien à leur valeur personnelle. Mais c'est un fait qui les rattache aux organisations d'aide sociale ou aux associations humanitaires. Cette réalité dont il faut s'occuper par des œuvres souvent admirables, ne saurait occulter les contradictions internes de la société dont le travail fournit le lieu où elles se manifestent. C'est en ce point précis où les prêtres-ouvriers ont voulu s'insérer. Il serait grave pour notre temps que l'humanitaire et la solidarité fassent oublier la justice. On chante également la mort des idéologies. Il est exact que le marxisme est moins prégnant. Cela ne signifie pas que l'idéologie du profit n'ait pas pris la relève ni qu'elle soit moins pesante. La vie est lourde pour beaucoup, l'indifférence à la foi aussi grande. Le travail, en effet, comme moyen prévu pour que l'homme se construise et pour édifier un monde humain et juste, ce travail reste encore un lieu de précarité, d'inégalité, donc un moyen qui n'humanise pas. En se plaçant au cœur de cette contradiction, en la vivant volontairement avec ceux qui la subissent, les prêtres-ouvriers ont rejoint l'endroit où l'homme peut se relever, à condition de partager sa vie. Le relèvement se fait par une parole à hauteur d'homme, un dialogue libre. Mais la parole, avant d'être des mots, se fait présence et incarnation. C'est pour quoi je trouve vaine et artificielle l'opposition, mise en avant de nos jours, entre enfouissement et annonce explicite. La moisson la plus visible dépend d'un grain enfoui ! Surtout, avant l'explicite, il s'étend une longue durée de "préparation évangélique" dont parlent les Pères de l'Église. Elle renvoie à la patience de Dieu qui, aimant le premier, aime les hommes avant toute annonce. Ce témoignage d'un amour premier fonde les heures, les années d'un ministère de présence. Sa pertinence lui vient du crédit accordé au partage d'une même condition, de la même volonté de combattre pour rendre aux hommes leur dignité et les mettre debout. Ce partage de vie rend la foi supportable et, parfois, crédible. On ne saurait évacuer cette espérance plus large que la communauté croyante rassemblée.

3 - Ici surgit une difficulté : le ministère prêtre-ouvrier ne devrait-il pas laisser la place aux diacres permanents ? Ils sont le signe que le Royaume arrive dans le travail, la vie associative, familiale et politique... Au nom du Christ créateur qui a confié ce monde aux hommes. Il n'est pas de bonne méthode d'opposer les ministères au lieu de les articuler. Certes, les diacres servent le Royaume qui vient. Pourtant, ce Royaume à venir, il est déjà commencé, donné et anticipé par le sacrement de l'Eucharistie. Le travail des hommes - y compris celui des diacres - est saisi, offert (" fruit de la terre et du travail des hommes") pour devenir le lieu où le Christ total - avec toute la création renouvelée - se rend présent. La messe célèbre un monde à venir, une terre pas encore ressuscitée. Ce qui justifie le ministère spécifique du prêtre avec celui du diacre.

4 - En étant présents avec ceux qui sont privés de décision, donc de leur histoire, et comme eux, les prêtres-ouvriers signifient que le réveil des hommes des endormissements forcés où on les tient, y compris par une utilisation erronée de la foi, ce réveil participe à la constitution d'un monde de justice dont la résurrection donne le signe. Plus que le signe, l'exigence. En cela, ils réveillent l'Église. Elle ne saurait se replier sur ce qu'elle est ou ce qu'elle fait. Il lui faut accueillir aussi ce qui surgit à côté d'elle. Le monde attend de l'Église qu'elle soit fidèle à ce qu'elle est : livrée aux autres, ne travaillant pas pour elle. D'où l'envoi de ministres qui se placent là où, loin de l'Église, des hommes travaillent, luttent pour leur dignité, subissent les lois du marché international. Très opposés à toute récupération de ce qu'ils font, cet envoi fait des prêtres-ouvriers les serviteurs du projet de Dieu (cf. ac. 13,4). Paul, avant même d'arriver à Corinthe, apprend que le Christ a, dans cette ville, un peuple nombreux dont il ne verra jamais l'ampleur (Ac.18,10). Dieu voit loin. Il serait limitatif pour l'Église de n'envisager les prêtres que pour les communautés rassemblées. Cette restriction replierait la mission apostolique sur les étroites frontières de ce qui est visible. Or les communautés croyantes sont des signes pour le monde. Il leur devient indispensable d'aller dans ce monde et d'y aller par des prêtres dont le ministère ne fait la communion qu'à la condition d'envoyer au plus loin. D'envoyer et d'y aller. Le pasteur a aussi d'autres brebis. Sa fidélité à son troupeau concerne aussi ceux qui ne sont pas de son troupeau. Je ne sais pas si la " fidélité à l'Église s'enracine d'abord dans la fidélité à la vie de nos camarades " (p. 3), car l'Église déborde ce qu'on en voit. Je dirais plutôt (mais ce n'est que moi !) que la fidélité à l'Église exige la fidélité aux camarades. Il y va de la fidélité au Christ.

5 - Recueillir les fruits des ministères prêtres ouvriers est une nécessité. Il y a plus : au moment où, plus que le nombre de prêtres, c'est leur mission qui importe, il faudrait peut-être ne plus considérer comme normal l'appel de grands adolescents, mais partir d'hommes mûrs donc au travail et qui garderaient leur travail. Il faut élargir l'appel. Je ne suis pas sûr que, dans les conditions actuelles, appeler des hommes mariés - à quoi beaucoup pensent - ne ferait pas revenir très en arrière dans la conception culturelle du clergé, pour la simple raison qu'ils resteraient sur place, comme la majorité des diacres le font. D'autres figures sont possibles, plus neuves. L'expérience des prêtres-ouvriers féconderait ainsi l'avenir. Et je serais heureux si un prêtre souhaitait être envoyé pour un tel ministère. Qu'il existe des équipes diversifiées (p. 4) témoins de la mission en milieu ouvrier, pourquoi pas ? Il y a une idée intéressante, en particulier comme " ministère de fraternité ". Mais je m'interroge sur la place des retraités : beaucoup sont engagés dans des syndicats, des associations, dans une présence aux quartiers, aux immigrés... La question consiste à bien articuler ces engagements sur la vie de travail des autres membres de l'équipe, afin de garder l'identité d'un partage de la vie des travailleurs. Plus clairement dit : ne pas séparer la vie de cette équipe du travail. Ceci dit en tout respect des retraités, bien sûr. Si ce point n'est pas examiné, le risque est grand de finir en groupe de vie spirituelle... Une question parallèle peut être posée au sujet des engagements syndicaux et politiques. Que les membres de l'équipe soient syndiqués ne pose aucun problème. Mais le faut-il avec autant de force pour chacun et avec la même obligation ? Il faut, à mon sens, que ces équipes gardent une spécificité originale forte auprès de personnes au travail : par la relecture de la vie et des engagements, par une réflexion sur l'histoire de la classe ouvrière. Je me souviens de ce fait : un soir dans le métro qui desservait les anciennes usines Renault monte, dans le flot des ouvriers, un nord-africain. Il sort de sa musette une brochure. J'ai pu lire le titre : " La différence entre la métaphysique et la dialectique " ! C'est un point fondamental de la philosophie de Marx. Je repense souvent à cet inconnu. Son courage d'apprendre m'a stimulé. Donc il y a des présences à inventer.

Merci à vous. J'arrête ce long récit de mes réactions. J'ignore si elles vous apporteront quoi que ce soit. Mais elles vous disent au moins l'intérêt que j'ai pris à lire votre texte et mon amitié.

20 mai 2006 *Albert ROUET* *Archevêque de Poitiers*